

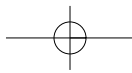
**L'« UTRAQUISME »,
UNE DÉNOMINATION DE L'INDIFFÉRENCE
NATIONALE DANS LA BOHÊME
DU XIX^e ET XX^e SIÈCLE**

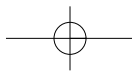
XAVIER GALMICHE

La coexistence séculaire des Allemands et des Tchèques sur le territoire des « pays Tchèques » a pris à partir de 1848 environ un aspect agonistique : de frictions en crises de plus en plus graves, il a abouti à la confrontation fatale que l'on sait, et, au terme d'une courte et tragique période close en 1946, à leur séparation physique ; l'expulsion des Allemands de Bohême à la fin de 1945 et au début de 1946 met un terme à une longue histoire commune. Depuis quelques décennies déjà, pour mieux comprendre l'enchaînement des événements ayant conduit à ce divorce, la recherche scientifique tente de remonter à la réalité antérieure, celle d'un pays où deux peuples cohabitaient, non dans une harmonie idyllique, mais cohabitaient quand même, entre méfiance et tolérance. Elle a notamment tenté de comprendre les formes du « bohémisme », c'est-à-dire du discours idéologique revendiquant une même appartenance au pays de tous ses habitants, conception fondée sur l'appartenance à la terre et non à la nation ou à la langue, longtemps désignée comme « patriotisme local », mais qui, au-delà du contexte historique très circonscrit où cette idéologie fait sens, semble préfigurer une conception ouverte de l'identité, où l'époque postmoderne qui est la nôtre a naturellement tendance à se reconnaître : aujourd'hui, le « bohémisme » est à la mode.

Il est nécessaire de le situer dans l'évolution idéologique du XIX^e siècle. Dans le panorama qu'il consacre à la construction de la nation tchèque, Jiří Kořalka a proposé une typologie des « cinq ten-

Slavica occitania, Toulouse, 20, 2005, p. 83-91.



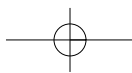


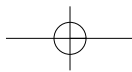
dances du développement de la nation moderne », auxquelles correspond respectivement une conception spécifique de la nation, à l'œuvre au XIX^e siècle, et ses rapports avec des appartenances à des ensembles géopolitiques plus larges ¹ : l'*austriacisme* (la représentation de la « maison Autriche » impériale rassemblant les pays de la Couronne tchèque, les pays Hongrois, etc.), l'idéologie de la *Grande-Allemagne* (l'intégration de toutes les nations des pays Autrichiens de l'Alliance allemande dans la nation allemande), le *slavisme*, que Kořalka qualifie de « fiction » « fonctionnant comme compensation de l'impuissance politique et sociale des Tchèques à l'intérieur de l'Autriche », et, avant la cinquième et dernière tendance qu'est le *tchéquisme*, précisément, le *bohémisme*. Ce dernier repose sur une conception territoriale de l'identité, ainsi que le précisait déjà Josef Dobrovský (dans un article exceptionnellement rédigé en tchèque, à la demande pressante de Palacký) :

« Les Tchèques, pour être arrivés dans le pays appelé Bojemum, Bojehum, Böhmen, Böhheim, furent désignés par ceux qui les entouraient Bohèmes, Bohemanni, non parce qu'ils eussent été d'authentiques Boj, mais parce qu'ils s'étaient installés dans les pays de Bohême ². »

Ce bohémisme apparaît comme le prolongement de la conception de la nation politique des « Bohèmes » telle qu'elle s'est développée jusqu'au XVIII^e siècle, identifiée – et limitée – aux « États » privilégiés représentés à la Diète, sans considération de l'aspect ethnique ou linguistique, et il est directement menacé par l'essor de concepts concurrents, notamment, opposé au critère territorial de « pays » (*země, Land*), celui de « patrie » (*vlast, Heimat*). Sociologiquement, le bohémisme passe pour l'opinion dominante des cercles aristocratiques rétifs aux tendances centralisatrices de l'État autrichien : il s'oppose à la fois aux manifestations de l'austriacisme (l'idée d'une nationalité commune à l'Autriche), à l'idéal de la Grande-Allemagne et à la représentation national(ist)e de l'appartenance distincte des ressortissants « allemands » et « tchèques » des habitants de Bohême. Le comte Josef Matyáš Thun formula une défense de cette position dans un opuscule qu'ont rendu célèbre l'époque d'effervescence où il fut édité et les formules bien frappées qui l'émaillent :

-
1. Jiří Kořalka, *Češi v habsburské říši a v Evropě 1815-1914*, Prague, Argo, 1996, p. 16-82. (*Tschechen im Habsburgerreich und in Europa 1815-1914*, Wien-München, Verlag für Geschichte und Politik-R. Oldenbourg Verlag, 1991).
 2. Josef Dobrovský, « Jsou-li Slované od slávy čili od slova ? », in *Časopis Vlastenetského muzea v Čechách*, 1/1927, n° 2, p. 85.



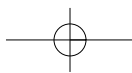


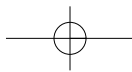
« Je ne suis ni Tchèque ni Allemand, mais un simple habitant de Bohême (*ein Böhme*), plein d'un amour sincère pour ma patrie je considère que tenter de refouler l'une de ces deux nationalités – peu importe laquelle – est une catastrophe et un malheur, je prends le parti de mes frères tchèques, considérant de mon devoir de chevalier de me tenir au côté du plus faible ³. »

Mais au-delà de cette description du « bohémisme » comme conception profondément ancrée dans les années 1840, il est sans doute nécessaire de prolonger cette enquête durant tout le demi-siècle qui suivit et observer dans la vie politique, sociale et culturelle des pays Tchèques le destin de ceux qui tentèrent de perpétuer la « double appartenance », c'est-à-dire les partisans de l'idéologie – déjà sur le déclin, selon Kořalka – qu'est le bohémisme. Il est évident qu'ils sont les grands perdants des évolutions politiques, et de la radicalisation des options nationales : au niveau collectif, cette période voit la répudiation de la double appartenance. Pourtant, toute une littérature critique (principalement due – il n'y a en l'occurrence pas de hasard – à des chercheurs issus des milieux des anciens « Allemands de Bohême » contraints à l'émigration après la Seconde Guerre mondiale, ou formés par eux) a subtilement décrit les difficultés inhérentes à des « situations nationales intermédiaires » (*nationale Zwischenstellung*), et la cécité dont faisaient (font) preuve sur le sujet les institutions sociales, politiques, mais aussi académiques ⁴. Ils se sont attachés à décrire les conditions sociologiques dans lesquelles tentent de se maintenir, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, « pré-nationaux », « a-nationaux », « super-nationaux », « sans-nations », ou au contraire « inter-nationaux », « binationaux », « transnationaux » ou « nationalement neutres », une tâche qui requiert une révision méthodologique considérable : ces chercheurs disent leur insatisfaction devant le caractère absolu de la catégorisation nationale induite des statistiques, qui ignorent qu'une part de l'affiliation à un groupe échappe à des critères objectifs. Ils arguent pour relativiser cette catégorisation des facteurs socio-professionnels laissant deviner les fluctuations de la nationalité lors des recensements (le mariage, la mobilité géographique sont des éléments favorisant la volatilité dans la détermination nationale, tout comme le sont aussi certaines situations professionnelles : domestiques, travailleurs journaliers et saisonniers indiquent souvent la nationalité de leur employeur, etc.) :

3. *Der Slavismus in Böhmen*, 1845, p. 17.

4. Ferdinand Seibt (éd.), *Die Chance der Verständigung. Absichten und Ansätze zu übernationaler Zusammenarbeit in den böhmischen Ländern 1848-1918*, München, 1987.



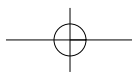


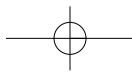
« Dans le cadre des démêlés tchéco-allemands, les exemples sont légion dans lesquels, après les recensements, la nationalité ou la langue indiquée pour un ou plusieurs groupes furent contestées par l'un des deux camps nationaux. [...] De plus, le bilinguisme marqué qui existait de façon continue dans certaines régions de Bohême empêchait une claire attribution ethnique des habitants⁵. »

Le bohémisme est donc une réalité durable mais qui devient de plus en plus problématique, et cette difficulté se reflète, entre autres, dans l'impossibilité à le désigner par un terme univoque et constant. Il serait instructif, par exemple, de suivre l'évolution qui détrône progressivement le syntagme « patriotisme local » au profit du mot « bohémisme ». Nous nous intéresserons ici à une troisième dénomination, beaucoup plutôt rare, « l'utraquisme », en tentant de retracer les usages en tchèque de ce terme, ou, plus exactement, de ces termes : l'adjectif « utraquiste », éventuellement substantivé (« un utraquiste »), et, de façon isolée, le verbe dérivé (« utraquiser »), afin d'en dessiner les connotations historiques et les enjeux sociaux et culturels.

À l'origine, l'utraquisme désigne un ensemble de revendications propres à la « proréforme », c'est-à-dire aux courants de réformation d'avant Luther, et particulièrement autour de Jean Hus (début du XV^e siècle) et de ses successeurs. Cette appellation vient de l'une des revendications principales, celle de la communion sous les deux espèces (*sub utraque specie*), pain et vin (le Calice est devenu pour cette raison l'emblème du hussitisme, avant d'être le symbole d'une fraction radicale du hussitisme, les « Calixtins »). Dans le contexte d'un mouvement hussite divisé et dont les fractions entrent en guerre les unes avec les autres, l'utraquisme représenta la mouvance la plus modérée du mouvement, à mi-chemin de l'orthodoxie romaine et des hussites radicaux. Par la suite, le terme « utraquisme » engloba dans l'usage courant tous les aspects de la Réforme : liturgiques certes, mais aussi ecclésiologiques (la critique de la hiérarchie ecclésiastique mais aussi la mise en cause du principe même du sacerdoce), sociaux, et même linguistiques (on a pu mettre en rapport la communion sous les deux espèces et l'accent

5. Voir Robert Luft, « Nationale Utraquisten in Böhmen », in Maurice Godé, Jacques Le Rider & Françoise Mayer (éd.), *Allemands, Juifs et Tchèques à Prague / Deutsche, Juden und Tschechen in Prag, 1890-1924*, Bibliothèque d'études germaniques et centre-européennes, Université Paul-Valéry de Montpellier, 1996, p. 37-51. Luft multiplie les exemples dans les domaines de l'éducation, de la vie de famille, des institutions culturelles, etc. Voir aussi Emil Brix, *Die Umgangssprache in Altösterreich zwischen Agitation und Assimilation. Die Sprachenstatistik in die zisleithanischen Volkszählungen 1880 bis 1910*, Wien-Köln-Graz, p. 253-321.

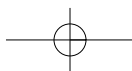


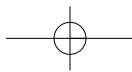


mis sur la culture de la langue vernaculaire dans la liturgie et la pastorale réformées, qui aboutit à une diglossie de fait – le latin pour la théologie savante, la langue du peuple dans la pratique religieuse).

Il semble qu'il faille remonter au XVIII^e siècle pour assister à l'émergence d'une acception figurée du terme, désignant métaphoriquement la position de ceux qui pratiquent la double appartenance nationale, notamment du point de vue linguistique (le dictionnaire tchèque glose le terme *utrakvista* en *obojživelník*, dont le sens premier est « amphibien » (!) et le second, péjoratif, « homme à double face »)⁶. C'est à ce sens-là exclusivement que nous nous intéressons ici : cette métaphore, et le renversement sémantique qu'elle subit à l'époque moderne, reflètent à merveille la position majoritaire sur la question de la double appartenance. Le terme fait son apparition dans les années 1810-1830, en référence aux ordonnances concernant l'emploi des langues à l'école : en 1816, le *Journal patriotique de Kramerius*, périodique populaire emblématique de la naissance de la presse tchécophone moderne, fait référence à la nécessité d'employer de bons tchécophones « dans les lycées des localités exclusivement tchèques ou appelées doubles, utraquistes⁷ ». Il est significatif que vingt ans plus tard, *L'Abeille tchèque*, périodique tout aussi populaire, prenne encore le soin d'expliquer le terme, dans la recension d'un manuel destiné « aux lycéens non seulement des localités tchèques mais aussi de celles que l'on appelle utraquistes (doubles)⁸ ». Concernant surtout les établissements publics, notamment pédagogiques, le terme est donc dès l'origine chargé d'une coloration institutionnelle. Un des compléments importants de la présente prospection serait la prise en compte de « l'internationalisation » du terme, par l'allemand, au moins dans le contexte de l'empire autrichien et de ses institutions scolaires ; rappelons, à défaut d'une analyse plus exhaustive, l'usage courant de l'adjectif *utraquistisch* pour désigner la mixité linguistique de l'enseignement, et notamment les méthodes d'apprentissage, destinées à favoriser le bilinguisme en

-
6. Nous nous inspirons principalement du catalogue manuscrit du département de lexicographie de l'institut de la langue tchèque de l'Académie des sciences tchèque, base du *Příruční slovník jazyka českého* [Dictionnaire usuel de la langue tchèque], publié des années 1930 aux années 1960, qui, en l'absence de grand chantier lexicographique contemporain, reste la référence.
7. « ... jedině českých, nebo tak nazývaných obojetných, utrakvistických míst... », *Krameriusovy Vlastenecké Noviny*, 1816, p. 187. C'est moi qui souligne.
8. « ...žáci gymnasiální na pouze českých neb tak nazvaných utraquistických (obojích) místech... », *Česká včela*, 10 mai 1836, p. 158. C'est moi qui souligne.

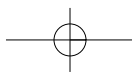


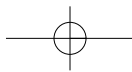


Cisleithanie ⁹ – les emplois que nous avons relevés concernent les rapports de l'allemand au slovène, en Carinthie et en Styrie ¹⁰.

Il est intéressant néanmoins de voir qu'en Bohême en tous cas, le terme gagne au cours du XIX^e siècle une acception que l'on peut qualifier d'existentielle, servant à désigner certains modes de communication sociale, voire mondaine. Il peut servir comme pur synonyme de « bilingue » : ainsi le poète et auteur des premiers livrets d'opéras tchèques Josef Krasoslav Chmelenský (1800-1839) réclame-t-il que les traducteurs de comédie s'intéressent aux œuvres polonaises et russes, car « les pièces traduites de toutes les autres langues sont déjà connues au théâtre allemand, et l'œuvre perd ainsi de sa nouveauté au moins pour les utraquistes ¹¹ ». On y recourt aussi pour caractériser des associations privées, des événements sociaux (fêtes, divertissements, etc.) fréquentés indifféremment par Tchèques et Allemands : dans son roman *Peregrinus*, de 1881, la femme écrivain Sofia Podlipská décrit avec ironie les modifications des rapports entre les langues après la révolution de 1848 par la bouche d'un ouvrier tanneur observant, notamment au cours des réjouissances sociales, les comportements de sa famille dont une partie a fait fortune (et s'est germanisée). Les premiers moments d'enthousiasme révolutionnaire sont caractérisés par un redécouverte inattendue du tchèque : « Tout d'un coup, mes oncles parlaient le tchèque, et peu importait où ils l'avaient appris. Ils devaient avoir le don des langues, comme jadis les apôtres. Ma grand-mère Hykšová se métamorphosa en une Tchèque, se débarrassant avec plaisir de l'allemand, qui lui avait toujours été inconfortable ¹². » Le temps passant, l'euphorie retombe et les années 1850 plongent Allemands et Tchèques dans une méfiance mutuelle, qui les force à inventer une sorte de tolérance froide : lors d'une soirée donnée pour le carnaval, « la société était utraquiste. C'est du

-
9. K.-J. Hermanik & Ch. Promitzer (éd.), *Grenzenlos zweisprachig. Die Erinnerungen des Keuschlersohnes Anton Santel (1845-1920) an seine Kindheit in Leutschach und Jugend in Marburg*, Graz, 2002.
 10. Helmut Glück, *Deutsch als Fremdsprache in Europa vom Mittelalter bis zur Barockzeit*, Berlin-New York, de Gruyter, 2002.
 11. Josef Krasoslav Chmelenský, « Kusy z jiných všech (než slovanských) nářečjí přeložené giž z německého divadla známé gsou, a tak aspoň pro utraquisty djl novosti trati », « Divadlo české v Praze », *Časopis Českého Museum*, 1831, p. 447-455 ; passage cité : p. 448. C'est moi qui souligne.
 12. Sofia Podlipská, « Moje strýcové uměli nenadále česky, kde to vzali, tuto vzali. Snad měli dár řečí jako druhdy apoštolové. Moje babička Hykšová proměnila se však dokonce v Češku a odhodila chutě němčinu, která ji bývala vždycky nepohodlnou », *Peregrinus*, Praha, 1881, p. 250.





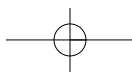
moins la consigne de mon grand-père Hykeš. Cette égalité de droits consistait dans le fait qu'on ne se permît plus d'insultes, comme on l'eût fait autrefois, contre les invités qui préféraient parler tchèque¹³. »

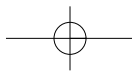
L'importance sociale de l'utraquisme s'accompagne donc, on le voit, de la conscience des modifications historiques. Le verbe « utraquiser » (*utrakvisovat*) s'emploie dans les années 1840 pour désigner une politique volontariste de ce qu'on appellerait aujourd'hui « mixité » (« parité » ?) : l'idéologue Karel Havlíček parle de la « nécessité d'utraquiser les lycées praguois au moins pour un an ou deux » (c'est-à-dire, à l'époque, d'y assurer au tchèque une part égale à celle de l'allemand)¹⁴. Il désigne aux yeux des Tchèques (et cela est sans doute le fait nouveau apporté par 1848), un état transitoire, le moment de bascule qui prépare le renversement de la domination linguistique (de l'allemand au tchèque). Jan Neruda écrit ainsi dans l'article qu'il consacre à son ancien camarade d'école, l'écrivain Gustav Pflieger-Moravský, un des exemples canoniques de la conversion linguistique (un Tchèque germanisé par l'école mais revenu au tchèque, jusqu'à adjoindre à son patronyme allemand un doublet tchèque) :

« Ce Morave qui ne savait pas un mot de tchèque était donc promptement devenu un Allemand écorchant le tchèque. L'année 1848 aplanit radicalement cette erreur et Pflieger se rangea fermement du côté de notre parti utraquiste, qui apprenait certaines matières en allemand, et certaines autres (religion, histoire et géographie) en tchèque¹⁵. »

Dans le contexte du « dédoublement institutionnel » qui marque la fin du XIX^e siècle (la création d'institution scolaires parallèles, dont l'exemple par excellence est l'Université de Prague, divisée en 1882 en deux établissements supérieurs, l'un tchèque et l'autre allemand), le terme « utraquisme » cesse donc de désigner l'indifférence linguistique pour définir un état transitoire, le passage de la

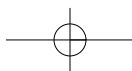
-
13. « Společnost byla utrakvistická. Můj děd Hykeš prohlásil aspoň takové smyšlení. Tato rovnoprávnost záležela v tom, že se neděly urážky těm hostům, kterým se líbilo česky mluvíti, což by bylo bývalo druhdy », *ibid.*, p. 252.
 14. Karel Havlíček Borovský, « [...] strany [pražských] gymnasií bychom skutečně toho minění byli, že jest zapotřebi aspoň na rok na dvě léta utraquisovati », *Národní Noviny*, 1848, cité in Zdeněk V. Tobolka (éd.), *Spisy*, t. II, 1901, p. 147.
 15. Jan Neruda, « a z Moravana neuměvšího slova nemecky stal se za krátko češtinu lámající Němec. Vadu tuto přihladil rok 1848 radikálně a Pflieger stal pevně při naší utraquistické straně, která se některým předmětům němčinou, některým (náboženství, dějepisu a zeměpisu) češtinou učila. » Jan Neruda, *Obrazy života*, n° 4, 15 avril 1859, p. 146-149 ; éd. consultée : Novotný (éd.), *Dílo*, t. XXIV, 1925, p. 24.

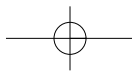




germanophonie triomphante à la séparation des langues. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que l'utraquisme ait mauvaise presse chez les Allemands ; dans l'historiographie germanophone de Bohême, obsédée à partir de la fin du XIX^e siècle par la dangereuse avancée de la cause nationale tchèque, il est considéré comme la période d'un premier bouleversement institutionnel et, si l'on veut, comme le « début de la fin ». Ainsi peut-on lire dans un panorama rétrospectif des relations entre nationalités après 1848 : « Il y a quarante ans seulement commencèrent ces altérations radicales de la vie publique à Prague, qui, d'abord sous le signe trompeur de l'«utraquisme», puis sous le cri de guerre d'une tchéquisation déclarée et brutale, n'avaient d'autre but que d'imposer à la ville un caractère unilatéralement slave ¹⁶. » Première phase, encore hypocrite et discrète, d'une altération nationale de la vie de la cité, mais préparant en réalité une invasion perfide, l'utraquisme aurait profité pour infuser son poison de l'aménité des Allemands inconscients du danger, comme l'explique une autre publication de douze ans postérieure : « Il y a cinquante ans, les relations n'étaient pas encore clarifiées. Qu'ils étaient nombreux, ceux qui ne savaient pas au juste s'ils devaient se compter au rang des Allemands ou des Tchèques ! Aujourd'hui, ces cinquante ans ayant passé, on a fait table nette. Soit allemand, soit tchèque, telle est la seule consigne qui vaille ; ce qui existait entre les deux, ce que l'on appelait l'utraquisme, cet état malsain, enraciné dans le confort de l'indifférenciation nationale, n'existe plus, ou ne subsiste que dans des traits ultimes qui n'étaient après tout qu'un semblant de vie ¹⁷. » La différence de ton entre les deux textes est nette, le second (consacré à

-
16. « Erst vor vierzig Jahren begannen jene radikalen Änderungen des öffentlichen Lebens in Prag, die anfangs unter dem Zeichen des trügerischen 'Utraquismus', dann unterm dem Feldgeschrei der eingestandenen, rücksichtlosen Tscheschisierung darauf abzielten, der Stadt einen einseitig slawisch Charakter aufzudrücken. » Alfred Klaar, « Das deutsche Prag », *Deutsche Arbeit in Böhmen*, herausgegeben von Hermann Bachmann, Berlin, Concordia Verlag, 1900, p. 447-466, ici 448-449.
17. « Vor fünfzig Jahren waren die Verhältnisse noch ungeklärt. Wie viele gab es damals, die nicht recht wussten, ob sie sich zu den Deutschen oder den Tschechen zählen sollten ! Heute nach Ablauf der fünfzig Jahre ist überall reiner Tisch gemacht. Hie deutsch – hie tscheschisch ist nur mehr das Losungswort ; was dazwischen liegt, der sogenannte Utraquismus, jener ganz ungesunde, in der Bequemlichkeit wurzelnde Zustand der nationalen Geschlechtslosigkeit, existiert nicht mehr oder liegt in der allerletzten Zügen, um demnächst ein Leben zu verhauchen, das schliesslich nur noch ein Scheinleben war. » Ernst Rychnowsky, *Der deutsche Turnverein in Prag 1862-1912*, Prag, Verlag des Deutschen Turnvereins, 1912, p. 3.





l'histoire des associations sportives allemandes pragoises) condamnant l'utraquisme non plus seulement comme une tactique des Tchèques, mais aussi comme un état de mollesse dont, pour finir, il valait mieux sortir au profit d'une " vraie vie " nationale, plus franchement affirmée, et, disons-le, plus mâle (*Geschlechtslosigkeit*, ici traduit par « indifférenciation », désigne en fait aussi l'état asexué !). Ce faisant, ce terme ne se contente plus de dénommer une attitude face à la citoyenneté et à la langue, mais, annexé à la rhétorique national(iste)e, il juge et condamne : l'utraquisme devient une sorte de scorie des temps anciens destinée à être dialectiquement éliminée par la marche du temps et du progrès. L'utraquisme, la double appartenance, devient synonyme d'une ambiguïté (*objektivnost*) moralement suspecte : dans *Le Vautour*, un roman « réaliste » de 1920, un « vieux chanoine qui restait les deux pieds plongés dans la terre de l'utraquisme national » est désigné comme un personnage réactionnaire et en suppôt de l'obscurantisme¹⁸. Ce n'est que sous cette acception négative que le terme se maintient au XX^e siècle, notamment dans la terminologie de la vulgate marxiste : une histoire de la musique en Bohême éditée en 1971 note que jusqu'en 1860 « naquirent vingt-deux autres chorales, dont cinq étaient encore utraquistes » (sous-entendu : pas encore débarrassées de ce pesant voisinage)¹⁹. Un manuel communiste définit l'utraquisme comme la « culture bilingue [donnée] aux personnes d'origine tchèque et de sensibilité tchèque avant que la scolarisation et la culture tchèques ne deviennent prédominantes²⁰ ». Il s'agit là d'une vision téléologique calquée sur la lutte des classes : l'utraquisme est une vertu bourgeoise, faite de compromission et de lâcheté, et en tant que tel destiné à la liquidation. En faisant sienne la conception strictement nationale de l'appartenance à la tchéquité, la pédagogie marxiste déverse toute sa morgue contre la conception inverse (territoriale et/ou utraquiste), qu'elle assimile à un relent de pensée « féodale », dans des définitions qui fleurent bon la tautologie : « Le caractère réactionnaire de la conception de la nation à l'époque du

-
18. Emil Vachek, « [...] nejstarší kanovník, který vězel oběma nohama v půdě *narodnostního utrakvistu* », *Sup*, Praha, Vilímek, 1920, p. 238. C'est moi qui souligne.
19. « [...] vzniklo v našich zemích ještě asi 22 pěveckých spolků, z nichž asi pět bylo ještě utrakvistických », *Československá vlastivěda*, t. IX, 3, « Hudba », p. 167. C'est moi qui souligne.
20. « Dvojjazyčně vzdělávání se lidí českého původu a českého citění, než nabylo převahy české školení a české vzdělání », V. Kopecký, *ČSR a KSČ* [La République socialiste tchécoslovaque et le Parti communiste tchécoslovaque], 1960, p. 107. C'est moi qui souligne.

